

LE GAZETIN DE MADRID



II ANNÉE REVUE INTERNATIONALE HEBDOMADAIRE NUM VII

PRIX DE LA SOUSCRIPTION.
Madrid et provinces— Un an..... 10 francs.
» — Six mois... 5 fr. 50 c.
» — Trois mois. 3 francs.
On admet le reçu de la souscription en paiement des annonces.

BUREAUX : CABEZA , 9 , MADRID.
Deux exemplaires d'un livre remis à la rédaction donnent droit à l'annonce gratis ou à une place dans nos revues bibliographiques.
Annonces à prix modéré et conventionnel.

PRIX DE LA SOUSCRIPTION.
France et Portugal:— Un an..... 12 francs.
» — Six mois... 7 francs.
» — Trois mois. 4 francs.
Pour les autres nations et pour les colonies le port en sus.

16 FÉVRIER de 1880. — Troisième SEMAINE.

ÉCHOS D'ESPAGNE

Le mardi gras est passé; le Carnaval est fini.

Après le dernier jour des folies mondaines venait autrefois la cérémonie des cendres, «comme la mort le lendemain des plaisirs.»

La cérémonie des cendres était l'officier qui se tenait auprès des rois de Perse «pour leur rappeler qu'ils étaient mortels, ou le soldat romain qui abaissait l'orgueil du triomphateur.»

Mais cela était autrefois.

Le Carnaval est aujourd'hui un anachronisme, le Carnaval ne s'explique pas au milieu de la liberté absolue qui règne dans nos mœurs, au milieu d'une société où les masques sont éternels.

Le déguisement n'est aujourd'hui qu'un caprice d'enfant gâté, un petit moment d'humeur pour le grotesque, puisque toutes les folies peuvent se faire et se font, tous les excès peuvent se commettre, même en plein jour, en Carnaval comme en Carême.

Plus d'une belle personne qui a pris la cendre sur le front, mercredi matin, au retour du bal masqué, aura bientôt remplacé cette cendre bénite par la poudre de riz, et n'a pas perdu l'occasion de la *Piñata*.

Nous ne croyons donc pas qu'il soit hors de propos de causer encore sur les bals, mais la chose est ennuyante. Ce n'est pas que l'ancienne austérité du carême soit aujourd'hui bien redoutable; c'est que certains rapports n'éveillent que le doux, le languissant souvenir de ce que nous appelons le bonheur passé.

Et cependant la haute société de Madrid offre un vaste champ à la chronique dans ces derniers jours.

La réception du duc et de la duchesse de Santoña fut éblouissante. Le Roschild de Madrid dépense, on ne peut mieux, son argent. Son palais est une création de la capricieuse baguette magique d'Aladin, mais une baguette d'or qui a la vertu de soumettre l'art somptueux à sa puissance, et réunit les rêves et les parfums de l'Asie aux fruits savoureux de l'Amérique, les splendeurs tropicales aux richesses de l'industrie la plus coûteuse de l'Europe.

Nous aurions encore à enregistrer le bal masqué de M. le duc et de Mme. la duchesse d'Osuna, une des familles les plus illustres parmi les *grandes* d'Espagne. Il nous faudrait dire un mot du somptueux banquet offert par le général Corona, ministre du Mexique; du bal de la Société *Union Mercantil* où le commerce de Madrid fait toujours parade du bon goût, de l'opulence qui le distingue encore du commerce d'autres grandes villes; et puis du bal au théâtre de la *Comedia*, des fêtes à la Zarzuela, etc., etc... Mais ce serait trop long est même téméraire.

Cependant les anecdotes curieuses ne marquent pas. Les journaux viennent de nous peindre une scène du beau coloris de l'époque de Velazquez, du coloris romanesque des fêtes du *Retiro* de Philippe IV. Deux masques, en élégant domino, parurent aux salons du duc d'Osuna. Ces deux masques qui plaisaient et parlaient en espagnol, en français, en italien et en allemand, gardèrent l'incognito. C'était cependant une dame des plus distinguées du royaume, dit-on, et un personnage des plus haut placés. A deux heures du matin les curieux cherchèrent encore des yeux ces masques, mais les masques au domino étaient subitement disparus.

On a beau dire: chaque chose a son temps. L'esprit du Carnaval enflamme parfois le cœur apathique, et fait tourner la tête avec ses petits cris, ses pirouettes, son mouvement et son libertinage; mais le sérieux ne tarde pas à venir. La réaction est toujours la conséquence de l'ac-

tion. Les fêtes en pleine carême seront toujours des fêtes déplacées.

Le ciel a semblé vouloir nous imposer ces derniers jours quelque chose du caractère sombre que la religion donne au carême. Les nuages pèsent encore sur nos têtes, le temps pluvieux concentre nos idées, donne la tristesse, éveille les sentiments religieux même dans l'âme indifférente.

Le Madrid du Carnaval est vraiment la capitale de l'Espagne des orangers, des tambours de basque et des mandores. Mais le Madrid du carême est encore la capitale du dernier siècle, la ville des grandes cloîtres, la cour qui s'émeut aux doux sons de l'orgue des églises... Madrid oublie le monde, se repose, après le bruyant vacarme, et même les hommes les plus mondains trouvent une harmonie divine dans la poésie religieuse qui n'est que l'écho de leur âme.

Ce temple dont la mousse à couvert les portiques
Ses vieux murs, son jour sombre et ses vitraux gothiques;
Cette lampe d'airain qui, dans l'antiquité,
Symbole du soleil et de l'éternité,
Luit devant le Très-Haut, jour et nuit suspendue;
La majesté d'un Dieu parmi nous descendue;
Les pleurs, les vœux, l'encens qui monte vers l'autel
Et de jeunes beautés qui, sous l'œil maternel,
Adoucissement encor par leur voix innocente
De la religion la pompe attendrissante;
Cet orgue qui se tait, ce silence pieux,
L'invisible union de la terre et des cieux,
Tout enflamme, agrandit, émeut l'homme sensible:
Il croit avoir franchi ce monde inaccessible
Où, sur des harpes d'or, l'immortel séraphin
Aux pieds de Jehovah chante l'hymne sans fin.
Alors de toutes parts un Dieu se fait entendre;
Il se cache au savant, se révèle au cœur tendre:
Il doit moins se prouver qu'il ne doit se sentir.

La Harpe a dit que ce sont là les plus beaux vers de la littérature française. *La Harpe* a sans doute raison, surtout si ces doux vers frappent nos oreilles à minuit, au retour de la soirée, au moment où sonne la cloche du convent des nonnes du faubourg.

* *

Les centres littéraires, les centres artistiques ont aussi leur soirées, leurs jours de fête. A l'annonce du débit d'un bon orateur, à l'annonce de la lecture d'une composition d'un auteur distingué, le public, désireux des enseignements de la science ou des émotions de l'art, accourt toujours empressé.

Samedi dernier, eut lieu à l'Athénée de Madrid une de ces brillantes soirées littéraires qui forment une parenthèse dans la période des travaux sérieux des associés. Le poète Don Manuel del Palacio lut plusieurs de ses plus belles compositions inédites. L'importante discussion sur les origines du langage occupera encore plusieurs séances et ne terminera peut-être qu'avec le cours scolaire.

Les conférences agricoles attirent aussi un public nombreux qui veut profiter des leçons hebdomadaires des conférenciers. Dernièrement le professeur D. Juan Tellez et Vicent développa un thème très intéressant. Il présenta avec son éloquence ordinaire l'emploi à faire des dépouilles des animaux, analysa parfaitement la question sous le point de vue de l'agriculture et de l'hygiène, et mérita les applaudissements d'un auditoire distingué. Le directeur

général de l'instruction publique ne manque jamais à ces conférences agricoles.

Les soirées musicales du Collège *Institucion libre de Enseñanza* font les délices des amateurs passionnés pour la musique classique. Beethoven, Mozart et Mendelssohn furent interprétés d'une manière admirable par Rey, Tragó, Amato et Rubio qui méritèrent les applaudissements des dilettanti.

Au cercle de *La Union Mercantil*, D. Santos Lahoz a prononcé un beau discours sur «l'influence des faits historiques et des découvertes géographiques dans le développement du commerce.» L'orateur D. Jésus Pando et Valle, s'occupa, au *Fomento de las Artes*, de l'influence des municipalités sur le progrès de l'Espagne.

Nous ne pouvons pas nous occuper de tous les centres d'instruction.

Mais avant de terminer le récit des faits artistiques et scientifiques de la semaine, permettons-nous un mot de reconnaissance à Mr. Gobert, qui a remis à notre Musée des Sciences une collection de 4.000 coléoptères des plus remarquables de la faune algérienne, dont l'étude est très importante en Espagne. Le gouvernement espagnol décernera un titre de Commandeur au savant naturaliste français.

* *

La Nilsson prépare son bénéfice. La *diva* nous abandonne d'une manière digne de sa célébrité. Toujours généreuse, elle cède ses appointements aux pauvres. *L'Otello* est l'opéra qu'elle chante avant de faire ses adieux à ses admirateurs de Madrid.

Les écrivains Diana, Rêtes, Echevarria et Coello ont conçu l'idée d'une souscription pour offrir une couronne à l'éminent Garcia Gutierrez, en témoignage d'admiration pour le génie de l'auteur du *Trovador*. Le théâtre *Español* s'est prêté à cette souscription patriotique, et la liste des abonnés formera un bel album qui sera présenté à Garcia Gutierrez. Le grand littérateur vera sans doute avec plaisir, dans sa vieillesse, l'intérêt que son talent inspire à ses contemporains.

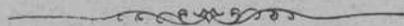
* *

Trois nouvelles de sensation.

Un artisan était aimé d'une jeune fille. Le jeune homme l'aima d'abord, mais trompa bientôt son amante: cela n'est pas rare. Cependant les deux jeunes ouvrières, se rencontrèrent l'autre jour, nous ne savons par quel hasard, et là commence le drame. Un petit couteau tomba sous la main de la première, et elle poignarda sa rivale. Celle-ci s'arracha de la poitrine le couteau fatal et l'enfonça à son tour dans le cœur de son ennemie. Les deux pauvres victimes sont mortes quelques instants après à l'hôpital.

La seconde nouvelle est que Otero, accusé du crime d'attentat de régicide, a été condamné à mort.

La troisième est encore la plus épouvantable. Un malheur ne vient jamais seul. Après les inondations et les misères viennent les détails d'une terrible tempête à l'archipel des Philippines. Sur la côte, 25 vaisseaux ont été submergés par l'ouragan. Les avaries du port sont incalculables. Nous savons déjà le naufrage du capitaine du bateau à vapeur *Caridad* et d'une cinquantaine de matelots. Le chiffre des naufrages et des pertes en pleine mer est inconnu, mais il fait frémir d'avance.



LES ÉCOLES DE COMMERCE

Les écoles commerciales, en France, sont pour ainsi dire, nées d'hier. Depuis longtemps, les Anglais, ont trouvé le moyen de se passer d'écoles en faisant entrer dans leurs mœurs, dans leur sang, un nous ne savons quoi, qui n'est pas l'instruction, qui est plus fort que l'éducation: c'est en quelque sorte l'instinct de leur race.

Nous n'avons pas trop le courage de nous plaindre de cette infériorité qui, nous l'avons bien compris, n'est plus aujourd'hui de saison. Jusqu'à ce siècle, elle pouvait avoir un prétexte: la supériorité unique de notre climat, la fertilité de notre sol, notre population longtemps restreinte et certaines infatigables nationales que nous n'avons pas le droit de critiquer. Dans ces conditions, qu'avions-nous besoin de demander à un travail excessif et lointain des ressources superflues? Ainsi raisonnent les heureux!

Cette abondance manquait à l'Angleterre; et c'est son dénuement, l'impossibilité de nourrir ses enfants qui ont poussé cette puissance dans les entreprises gigantesques où son activité s'est développée et a fini par devenir proverbiale. Chez elle, il n'est pas besoin d'écoles pour former des négociants. Les habitudes sont plus fortes que des méthodes sagement combinées, et il n'est pas un Anglais qui n'estime que la place d'un jeune homme, sa quinzième année révolue, ne soit ailleurs que sur les bancs. C'est le peuple le plus inconcevable! Ses enfants naissent commerçants ou traficants, et le théâtre de leurs premiers exploits, ce sont les colonies. Là, se trempent ces caractères entiers, résolus, impassibles devant le revers, presque devant les succès; là se fondent ces immenses fortunes commerciales qui ne sont si grandes et si solides, que parce qu'elles ont passé par toutes les péripéties, navigué à travers tous les écueils. Elles sont en quelque sorte blindées contre l'adversité.

En Allemagne et en Italie, le caractère national ne se prête pas à ces exubérances hasardeuses. D'ailleurs, l'aiguillon de la nécessité est moins pressant. Aussi voit-on dans ces contrées poindre de bonne heure le sentiment de l'*Instruction commerciale*. Aux rivages de l'Adriatique comme à ceux de la Baltique, n'a pas tardé à se faire sentir l'utilité de former des commerçants et d'enseigner aux enfants, par le secours des méthodes, ce que les pères n'avaient souvent appris que par une longue expérience et sous l'empire de dures nécessités.

Ainsi, Brême, Lubeck, Hambourg, Gênes, Venise et bien d'autres que nous oublions.

En France, il n'en a pas été ainsi. Le commerce a attendu jusqu'à ce siècle pour avoir ses écoles et toutes les difficultés ne sont pas encore levées ni tous les scrupules évanouis.

Le premier effort qui a été tenté dans la voie des innovations, l'a été par des hommes que leurs talents, leur situation, leur expérience des affaires surtout, prédisposaient à inaugurer une ère de progrès commercial. L'École supérieure de commerce de Paris leur garde un culte filial. Nous avons nommé les Laffite, les Casimir Périer, les Ternaux, les J.-B. Say et d'autres, tous économistes, tous hommes d'industrie, de négoce ou de banque.

Ce sont eux les créateurs de l'enseignement commercial en France.

Bien que l'exemple vint de haut, il resta sans imita-

teurs durant de longues années, puisqu'il faut passer de 1820, époque de la fondation de l'école spéciale de commerce de Paris, à 1866, date de la fondation de l'école de commerce de Mulhouse, pour retrouver la trace presque perdue des premiers initiateurs.

En 1869, Paris donna de nouveau à la France un grand exemple. La chambre de commerce, pénétrée de la nécessité de fortifier et de développer l'enseignement commercial, prit sous son patronage la petite école spéciale de la rue Amelot qui porta dès ce jour et mérita le nom d'école supérieure de commerce. Ses conditions d'existence furent développées, son programme refondu et mis à la hauteur des exigences du temps, son personnel enseignant constitué sur de plus larges bases.

A l'exemple de Paris, les chambres de commerce des grandes villes des départements ont voulu faire aussi quelque chose. Lyon, Marseille, Bordeaux, Rouen, Lille, le Havre possèdent aujourd'hui des écoles de commerce.

Empruntons maintenant aux statuts de l'École commerciale supérieure de Paris les indications suivantes:

L'École supérieure de commerce est partagée en *trois divisions ou comptoirs*. Le cours complet des études dure trois ans. Les jeunes gens, convenablement préparés et âgés de 16 ans au moins, peuvent entrer immédiatement au deuxième comptoir.

Le premier comptoir (première année) est consacré à la réforme de l'écriture, à l'étude de l'histoire de la géographie, de l'arithmétique; aux premières notions de la comptabilité; aux éléments de la physique et de la chimie: au droit usuel et au dessin. Les élèves commencent, dans ce comptoir, l'étude des langues étrangères. Les étrangers apprennent la langue française; les Français se perfectionnent dans l'étude approfondie de ses règles.

Le second comptoir (deuxième année) comprend la continuation de quelques-unes des études précédentes; des essais relatifs à la correspondance commerciale: la littérature française; l'application de l'arithmétique et de l'algèbre à toutes les opérations du commerce et de la banque: la comptabilité théorique et pratique dans toutes ses parties: la géographie commerciale et l'histoire du Commerce; l'étude du Code de Commerce; les langues étrangères; la chimie; la physique; l'étude des matières premières; le dessin linéaire et d'ornement, etc.

Le troisième comptoir (troisième année) est le complément indispensable de l'enseignement de l'École; il est consacré à l'enseignement supérieur et aux travaux pratiques. Il comprend spécialement la chimie analytique appliquée à l'étude des marchandises et à la recherche des falsifications; les applications multipliées de la comptabilité au commerce, à la banque et à l'industrie; les changes et arbitrages; les éléments de la mécanique appliquée aux besoins du commerce et de l'industrie; au matériel des ports de commerce, des chemins de fer et des docks; la technologie ou description des principales industries; le droit commercial et maritime: l'économie politique; l'histoire littéraire et les langues étrangères.

On applique toutes les études au moyen de l'exercice simulé du commerce. Chaque élève ouvre et clôt des écritures de toutes sortes; il achète et vend des marchandises: il fait la banque, expédie des navires, assure, commissionne, correspond, se livre enfin aux opérations les plus variées et les plus difficiles.

Chaque jeudi, les élèves du troisième comptoir visitent,

sous la direction du professeur de technologie, les principales usines de Paris et de ses environs: ils rédigent des comptes-rendus détaillés de ces visites.

Les écoles de Lyon, de Marseille, de Bordeaux, de Rouen, du Havre, de Lille, ont toutes un programme analogue. Les termes seuls peuvent changer, le fond reste le même.

ÉCHOS DE L'ÉTRANGER.

Le *Vozdouchoplavatel* (l'Aéronaute russe) a fait paraître son premier numéro.

Ce numéro contient le récit des circonstances qui ont amené M. Pierre Clinder à s'occuper de navigation aérienne pendant la guerre des Serbes contre les Turcs.

L'auteur expose ensuite l'état de l'aéronautique au premier janvier 1880. Il dit que l'Académie militaire de Stockholm apprécie l'importance de l'aérostation militaire.

Mardi, un *Te-Deum* d'actions de grâces a été chanté dans la chapelle du palais de Castille, en souvenir de la façon miraculeuse dont S. M. la reine Isabelle échappa à la tentative d'assassinat de Merino, lors de la naissance de la comtesse de Girgenti, fille aînée de sa majesté.

On sait que cet attentat, commis en pleine chapelle du château royal, échoua, grâce à la déviation de l'arme sur les broderies, aux armes d'Aragon et de Castille, qui ornaient le manteau d'apparat que portait la jeune reine.

La fête de bienfaisance donnée, comme on sait, au bénéfice des inondés de Murcie et des pauvres de Paris à l'hôtel Continental, a été fructueuse.

La recette, aujourd'hui connue, a dépassé «trente deux mille francs».

On nous assure que les démarches faites dernièrement à Paris pour la concession d'une place de Teros à Biarritz, font leur chemin. Nos félicitations à la colonie hispano-française voisine de nos Pyrénées, et d'autres amateurs de bêtes à cornes.....

On écrit de Saint-Petersbourg le 3 courant:

La saison de notre grand Théâtre Impérial a été cette année une des plus brillantes que nous ayons eu depuis longtemps, grâce à l'élément espagnol dominant dans la troupe qui a pour première étoile Mme. de Cepeda, l'éminente cantatrice si recherchée par les directions à Londres, Madrid, Lisbonne, etc.

Demandée par la cour impériale, Mme. de Cepeda nous est revenue pour la troisième fois—et nous espérons qu'elle nous reviendra toujours—plus dramatique, plus passionnée, plus belle que jamais dans *Norma*, *Lucrece Borgia*, *Polinto*, *Robert le Diable*, *Don Juan*, rôle de D.^a Anna, et le *Trovatore*.

Les succès de Mme. Cepeda n'ont pas de précédent à

notre Grand Théâtre; elle est l'enfant gâté du public et de la cour.

La fête donnée à l'Elysée par le président de la République a été splendide. Six mille cartes d'entrée avaient été distribuées.

M. Grévy, Mme. Grévy et toute la maison militaire du président ont reçu les invités dans le salon du rez-de-chaussée pendant la première heure. Puis les invités n'ont plus eu qu'à donner aux huissiers leurs cartes; la fête a alors pris un caractère tout à fait démocratique.

Le bal a été des plus animés.

Presque tous les attachés militaires des ambassades, et presque tous les officiers supérieurs des garnisons de Paris et de Versailles étaient présents.

Quant à la décoration extérieure, elle consistait en un cordon de gaz, entrecoupé d'ifs et d'étoiles lumineuses. Au-dessus de la marquise élevée dans la cour d'honneur se détachait un écusson portant le R F.

A partir du premier février 1880, les mandats-cartes employés pour les envois d'argent à l'intérieur de la France et de l'Algérie pourront être soumis à la formalité de la recommandation, moyennant le paiement de la taxe réglementaire de 25 centimes.

La distribution des mandats-cartes recommandés s'opérera de la même manière que celles des cartes postales, imprimés ou échantillons recommandés. Ils seront remis contre reçu, au destinataire, et, à son défaut, soit au concierge de la maison, soit à une personne attachée au service du destinataire ou demeurant avec lui.

Les actions du Gaz paraissent se remettre en Italie du contre-coup reçu par la découverte Edison, annoncée d'Amérique, mais les cercles financiers attendent avec impatience les expériences de «Mendo-Park», résidence du célèbre inventeur.

Une des raisons, même la principale, que les Compagnies du Gaz faisaient valoir pour combattre la lumière électrique, c'était qu'elle était dangereuse pour la vue. Eh bien! suivant le docteur Javal de la Sorbonne, «la lumière électrique serait pour la conservation de la vue préférable à l'huile et au gaz.»

M. Moreau-Cristophe a publié dernièrement un livre remarquable sur l'art de prolonger ses jours.

La longévité, dit M. Moreau-Cristophe, est quelquefois endémique, toujours héréditaire. L'aisance unie au travail, la tranquillité d'esprit, l'air pur des campagnes sont pour beaucoup dans la longévité; aussi les tableaux statistiques, placent-ils en première ligne, pour la durée de la vie, les ecclésiastiques, les agriculteurs, les petits commerçants. Mais les avocats, les artistes, les professeurs s'usent vite, au contact des passions politiques, plus funestes, que l'air vicié des grandes villes, et même la misère. Disons enfin que le mariage a une salutaire influence sur la durée de la vie humaine; on voit peu de célibataires arriver à un âge très-avancé.

SECTION LITTÉRAIRE

L'objet de cette section est de présenter à nos lecteurs quelques portraits d'hommes célèbres, quelques morceaux choisis, inédits ou très peu connus encore, des grands écrivains qui honorent la littérature.

LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

J. J. ROUSSEAU

Au dernier siècle parut un homme qui avait respiré en naissant cette belle lumière dont les ondes se mêlent aux flots du lac de Genève, et qui a créé tant d'ingénieux esprits, saint François de Sales, le comte de Maistre, et entre eux deux, quoique bien différent, celui-là même dont je parle. Enfant de ces riches bords, il ne trouva pas dans son siècle et ne garda pas dans son âme la pureté de leurs eaux. On le vit de bonne heure s'en éloigner, pauvre, errant, incertain de son cœur autant que de son sort, lorsque enfin, un jour le génie et la gloire s'éveillèrent en lui d'un même coup. L'artisan fut poète, le vagabond un sage, et cette lyre tardivement inspirée ne cessa de charmer son temps que pour laisser au nôtre des accents dont il a peine encore à se défendre. Mais tout n'avait pas grandi du même élan dans une aussi rapide fortune; la vertu n'y avait suivi que de loin le talent et la renommée. Pourtant, malgré de survivantes passions, cet homme ne put descendre dans le mal aussi bas que l'eût souhaité son siècle, et que l'eussent fait craindre les égarements de sa pensée. Il lui resta de sa jeunesse, de ses montagnes et de ses premiers malheurs, je ne sais quoi de sincère et d'incapable qui lui permit toujours de se pleurer. Se jugeant donc et se sachant corrompu, il en cherchait la cause, et se disait à lui-même: «Jean-Jacques, ne sens-tu pas que tu étais né bon? Qui t'a rendu mauvais? Qui a détourné les sources d'où coulaient en toi naturellement la simplicité et la bonté? N'est-ce pas ton siècle? N'est-ce pas la société où tu as vécu? Si, perdu dès ton enfance dans les solitudes, tu n'eusses rencontré que la nature, les champs, les bois, le ciel et sa douce lumière, est-ce que ton âme n'eût pas fleuri sans honte et sans gloire comme l'herbe des vallées? Est-ce qu'elle eût connu l'ingratitude qui naît de l'insolence des protecteurs, l'envie qui s'engendre de l'orgueil d'autrui, l'ambition qu'appelle le spectacle de la diversité des rangs, la débauche qui est fille de l'amour trompé, la dissimulation qui est une défense contre la duplicité des habiles, et tant d'autres passions dont le monde t'a révélé le mystère en le justifiant? Oh! que n'eusses-tu jamais du moins quitté tes montagnes et ton lac! Les grandes villes, en te donnant la gloire, ne t'auraient point donné leurs vices, et, mort ignoré de tous, tu eusses emporté sous ta simple tombe de meilleurs souvenirs!» Ainsi se parlait à lui-même celui des faux sages qui a mérité le plus de com-

passion, et cette rêverie mélancolique se traduisant en fin dans un système régulier, il posa cet étonnant axiome: «L'homme naît bon, mais c'est la société qui le déprave.»

LACORDAIRE.

LES PETITS CHÉRUBINS

UN ENFANT A SA MÈRE

Oh! dis pourquoi, petite mère,
Quand tu m'embrasses le matin,
Après que j'ai fait ma prière,
M'appelles-tu «Mon chérubin?»

Dis, où les chérubins demeurent,
S'ils sont petits, blonds comme moi,
S'ils sont méchants, si quand ils pleurent
Leur mère est bonne comme toi?

Dis, les fait-on beaux les Dimanches
Et vont-ils leurs petits bras nus;
Savent-ils joindre leurs mains blanches
Pour adorer le bon Jésus?

Les mène-t-on jouer sur l'herbe
Se promener dans les forêts?
En rapportent-ils une gerbe
De fraises et des beaux bouquets?

Embrassent-ils leur bonne mère,
Ainsi que moi tous les matins?
Comme moi font-ils leur prière,
Maman, les petits chérubins?

ROSE HAZEL.

Dors, mon enfant, clos ta paupière!
Tes cris me déchirent le cœur,
Dors, mon enfant: ta pauvre mère,
A bien assez de sa douleur!

BERTIN.

VARIÉTÉS

UN VOYAGE A L'ALHAMBRA.

Quatrième lettre.

(SUITE.)

Au milieu du sable du désert, s'éleva un peuple terrible, peuple poussé par le simoum du fanatisme, qui assujétit les nations, détruisit les empires et menaça l'Europe d'une autre irruption de races plus terrible encore que celle des barbares.

Un caractère indomptable, une religion franchement sensuelle et une imagination ardente avaient réuni plusieurs tribus dispersées et en firent un peuple des plus belliqueux de la terre. L'illustration de ce peuple naquit de la grandeur; les idées du beau devaient avoir une réalisation plastique dans l'architecture. Le genre arabe naquit donc sous les rayons brûlants du soleil de la Syrie et fut créé par une imagination brillante et par l'indolence du tempérament, au milieu des délices d'une vie sensuelle.

Ce nouveau genre était, comme le gothique, le fils du sentiment; il dut fuir de la symétrie sévère de la Grèce et de Rome, il permit tous les élans à l'imagination romanesque, et sut cacher le manque d'harmonie dans l'ensemble par le luxe fastueux des ornements sans nombre.

Les imaginations fécondes des artistes arabes étaient les seules capables d'embellir d'une manière idéale ces constructions qui sous d'autres rapports seraient pauvres, mesquines.

Le type naturel de ce genre est ce qu'il y a de plus voluptueux dans la nature: une grotte. Les plus belles des grottes sont celles dont la voute nous présentent ces concrétions pierreuses que nous appelons stalactites; nous verrons bientôt jusqu'à quel degré, jusqu'à quelle profusion le style arabe emploie ces sortes d'ornements.

Nous l'avons dit: le sentiment qui domine dans ce genre est connu: ce style est la représentation du *sensualisme*.

La corrélation des systèmes philosophiques et des genres d'architecture est donc évidente.

Le *rationalisme* de la philosophie est le *greco-romain* de l'architecture.

Le *mysticisme* est le *gothique*.

Le *sensualisme* est l'*arabesque*.

Le *matérialisme*, qui est la négation de tous les grands sentiments, ne peut avoir une représentation esthétique. Remarquons bien maintenant que l'homogénéité du caractère et de l'origine du gothique et de l'arabe font que nous y trouvons ces analogies qui frappent d'abord.

Le premier élément du gothique et de l'arabesque est la ligne courbe: le gothique a l'ogive; l'arabe a l'arceau en fer de cheval. Il y a des fenêtres cintrées gothiques comme nous les voyons dans les monuments des arabes. Le majestueux *oculus* et même les rosions du gothique sont imités, quoique d'une manière imparfaite, par les sculptures à jour, les dentelles des jalousies des fenêtres arabes. Les deux genres représentent les deux sentiments qui s'emparent plus vivement du cœur de l'homme. Les deux genres ne sont simplement que le résultat de l'inspiration.

Si j'ajoutais qu'en architecture je trouve aussi la lutte du classicisme et du romantisme, la phrase serait encore exacte. Le genre gréco-romain est classique; le gothique et l'arabesque sont romantiques. Le sentiment est la seule règle de ceux-ci; la raison prédomine dans celui-là.

Voilà donc, mon ami, pourquoi notre époque abandonne absolument les styles de l'inspiration: notre société ne veut que la raison: notre société est utilitaire.

.....
L'emploi des genres qui nous sont connus, sans rien toucher

à ce qui appartient au vrai caractère du style, caractère en harmonie avec l'objet des constructions, voilà, à mon avis, ce que doit être aujourd'hui l'*architecture sociale*.

(La suite au prochain numéro)

LA FAMILLE BRETONNE

(SUITE).

CHAPITRE IV

UN MAUVAIS DROLE

Ce fut Jean Kernoc qu'on chargea d'aller à la ville pour mettre à la poste la lettre adressée à Frédéric.

«Quel malheur, se disait-il chemin faisant, que je ne sache pas lire!... Bah! reprit-il au bout d'un instant, à quoi cela me servirait-il? Est-ce que, hier soir, caché dans le fournil, dont la porte était entrebaillée, j'en ai pas entendu tout ce qu'ils ont dit?... Et puis rien qu'à voir les mains blanches de ce nobliot, je l'avais deviné, c'est un fils de ci-devant ruiné qui voudrait épouser en un même temps la fille et les écus du père Kérouët... Doucement, garçon! je l'aime, moi, Yvonne; mon père est presque aussi riche que le sien, et de plus il est adjoint au maire de Bernedec, notre commune. Nous allons voir!»

Et, au lieu de se rendre directement à la ville, Kernoc prit le chemin le plus long pour se rendre à Bernedec, afin de consulter le citoyen adjoint, son père, sur l'importante découverte qu'il avait faite.

«Oh! oh! fit le père Kernoc, la chose est grave. Kérouët joue à un mauvais jeu, et il pourrait bien y laisser sa tête et celle du ci-devant dont il veut faire son gendre.

—J'y avais pensé, dit Jean, et, ma foi, tant pis pour lui: qui cherche le mal l'attrape, et la Yvonne sera un peu attrapée de se trouver veuve avant d'être mariée.

—Jean, tu me fais l'effet de raisonner comme une oie. Tu ne songes pas que, si Kérouët tombait sous le glaive de la loi, comme on dit au club de la Lanterne, ses biens seraient mis sous séquestre et vendus au profit de la nation.

—Et m'est avis qu'il ne l'aurait pas volé.

—Pauvre sot, tu serais donc disposé à épouser Yvonne sans dot?

—Jamais, Jamais! Une fille sans dot! ah mais non!

—Par ainsi tu dois comprendre qu'il ne faut pas brusquer les choses, et qu'il est prudent de ménager le *chou et la chèvre*, quand on ne veut pas de la chèvre sans le chou.

Ainsi rassuré, Jean Kernoc alla porter à la poste la lettre dont on l'avait chargé, et retourna tout joyeux à la ferme. Il était tard lorsqu'il y arriva; tout le monde était rassemblé pour la veillée. Les femmes s'occupaient de couture; les hommes réparaient les instruments aratoires; on riait, on chantait. Yvonne et Henri écoutaient sans pouvoir se parler, et pourtant comme ils s'en tendaient! comme ces deux cœurs battaient à l'unisson! Pas un des mouvements de l'un n'était perdu pour l'autre, et que de choses il y avait dans le moindre de ces mouvements! Jean Kernoc, pendant tout le reste de la soirée ne cessait de les épier.

—Allez, allez, se disait-il, allez votre train. Vous seriez bien camus si vous saviez qu'il y a ici quelqu'un qui veille au salut de la patrie!»

Les deux jeunes gens, en effet, ne se doutaient pas qu'ils eussent quelque chose à redouter, et c'était avec la plus douce quiétude qu'ils continuaient à parler cette langue muette que parlent si bien les amoureux de vingt ans.

Mais Jean n'était pas le seul qui les épiât: la bonne Périne lisait à livre ouvert sur ces franches physionomies qui n'avaient pas encore appris à dissimuler, et elle ne garda le secret qu'elle avait surpris qu'en se promettant d'exercer la plus active surveillance.

CHAPITRE V.

CHANGEMENT DE FORTUNE

Plusieurs mois s'étaient écoulés sans apporter de changement dans la famille Kérouët, lorsqu'un jour, Henri de Vilnois, tourmenté depuis si longtemps par le désir de connaître le sort de son père et de sa mère, résolut, sans en rien dire, de se rendre près de Jeanne Hudrian, qu'il n'avait pas revue depuis le jour où il l'avait trouvée au milieu des ruines du château de son père.

C'était courir un grand danger; car il était fort connu dans le pays où il espérait trouver sa bonne nourrice; mais il pensait qu'elle aurait pu se mettre en quête de nouvelles, et que peut-être elle pourrait le tirer de l'affreuse incertitude qui le faisait tant souffrir.

Il partit donc un matin au point du jour, et, grâce aux habits dont il était vêtu, il arriva sans avoir fait de mauvaises rencontres à la chaumière où la bonne femme s'était retirée.

—Ah! mon Henri, s'écria-t-elle en le reconnaissant, que de mauvais jours vous m'avez fait passer! j'ai bien souffert; mais je n'y veux plus penser, puisque me voilà heureuse.

—Pauvre bonne Jeanne, tu me pardonneras quand tu sauras que, sorti, de la retraite que j'ai eu le bonheur de trouver c'était jeter ma tête au bourreau, et qu'aujourd'hui même je cours le plus grand danger.

—Non, non, mon cher enfant... Ah! je sais bien que, en m'écoutant, vos aurez le cœur navré tout à l'heure; c'est pour cela que je veux commencer par vous dire les bonnes nouvelles: vos saurez toujours trop tôt les mauvaises.

—Oh! parle, parle, je t'en prie, ma bonne mère!

—D'abord, mon enfant, vous saurez, que la famille de votre mère loin d'avoir souffert dans ces derniers temps, est devenue presque toute puissante; qu'elle n'a eu qu'à vouloir pour faire rayer de la liste des émigrés votre père, votre mère, et faire lever le séquestre qui avait été mis sur vos biens.

—Serait-il vrai!

—Tout ce qu'il y a de plus vrai; je vous en donnerai les preuves tout à l'heure.

—Chère Jeanne, comme nous allons nous efforcer de te faire oublier les mauvais jours que tu as passés à cause de nous.

—Ce sont les bonnes nouvelles, Henri; maintenant voici les mauvaises: votre père et votre mère, vous croyant en sûreté à Paris, étaient parvenus à se réfugier en Angleterre, mais la secousse avait été trop violente pour madame de Vilnois, déjà atteinte, à cette époque, d'une maladie de langueur...

—Oh! morte! morte! ma mère bien-aimée!... sans que j'aie pu

la revoir, lui donner un dernier baiser!... Ah! Dieu est souvent cruel!...

—Ne parlez pas ainsi, mon Henri; priez plutôt pour ceux qui ne sont plus... votre père...

—C'en est trop! Pourquoi donc ne pas nous avoir frappés tout ensemble!»

Jeanne se tut pendant quelques instants, puis elle reprit:

«Écoutez-moi, Henri; car il faut que vous sachiez tout ce qui me reste à vous dire. Les parents de votre mère que vous aviez quittés si brusquement vous ont cherché longtemps; il vous cherchent sûrement encore. Ils sont venus ici. Ce que je leur ai rapporté de la manière dont nous sommes séparés leur a fait penser que, si vous étiez parvenu à trouver une retraite dans ce pays, vous trouveriez quelque moyen de me le faire savoir, et ils m'ont laissé les papiers que je vais vous remettre, afin que vous puissiez régler vos affaires dans ce pays où sont situés tous vos biens, avant de retourner près d'eux.»

(La suite au prochain numéro.

SECTION AGRICOLE ET COMMERCIALE

Les vins d'Espagne sont chaque jour plus demandés. La gare d'Irun expédie tous les jours 900 ou 1000 tonneaux. Dans le port de Tarragone 16 ou 17 vaisseaux chargent du vint pour la France.

* *

Nous mentionnerons un projet de loi présenté par le ministre des Travaux Publics en France, tendant à autoriser l'exécution aux frais de l'Etat des travaux nécessaires pour assurer la submersion de 7.000 hectares de terrains plantés en vignes, le long du canal du Midi et de la Rubine de Narbonne, dans les départements de l'Aude et de l'Hérault.

Voilà une excellente mesure dont le succès est assuré d'avance et profitera dans une large proportion aux entreprises de Canaux agricoles. Cet exemple donné par l'Etat prouvera mieux que tous les raisonnements l'efficacité de la submersion hivernale comme moyen de guérison des vignes phylloxérées.

* *

La fabrique de papier à Kobe, appartenant à Walsh, Hall et compagnie, travaille jour et nuit et les énormes quantités qu'elle produit trouvent facilement des preneurs au Japon et en Chine.

Les ateliers mécaniques de E. C. Kint et compagnie, sont en pleine prospérité; on y repare les petits bateaux de passage si nombreux au Japon. Une nouvelle ligne de bateaux à vapeur entre Yokohama et Hong-Kong, a été inaugurée par la compagnie japonaise de Mirsu-Bichi; chacun des steamers relâche à Kobe. A Sendji, le gouvernement a monté une nouvelle manufacture d'étoffe, mais comme le pays ne produit que peu de laine on s'en procurera d'Australie.

La civilisation commerciale au Japon va même peut-être un peu trop vite, puisqu'on y signale déjà un très grand nombre de faux billets de Banque.

ANNONCES ET AVIS DIVERS

PLUS D'EXPLOSIONS

avec la nouvelle lampe française brûlant sans odeur l'essence minée ou le pétrole. Seul dépôt 68, rue de l'Hôtel de Ville, Lyon.

HOTEL DE CASTILLE ET LUXEMBOURG.

TENU PAR M. PARERA. — MARSEILLE
120 chambres depuis 3 francs.
Angle-rues Saint Ferreol et Jeune Anacharsis.

LENTILLE

soupe à la lentille, biscuits, puddings et omelettes à la lentille. Propriétaires de cette délicieuse composition: James et C., 21, Cardington-st, Hampstead nd. N. W.

GRAN HOTEL
DE ESPAÑA Y AMÉRICA
—
ESPECIALIDAD PARA FAMILIAS
Y ECONOMICO
56, RUE LAFAYETTE, 56
PARIS

MEDAILLE D'OR A L'EXPOSITION INTERNATIONALE DE 1875

RIKKERS CONSTRUCTEUR A SAINT DENIS (SEINE)

11, RUE PETIT, 11,

MACHINES A VAPEUR PORTATIVES

DE 1 A 20 CHEVAUX

MONTES SUR SOCLE BATI ISOLATEUR

MACHINES COMPLETEMENT ENVELOPÉES ET ABSOLUMENT INDÉPENDANTES
DE LA CHAUDIERE

Ces machines d'une grande régularité de marche, d'une stabilité absolue, occupent l'emplacement le plus restreint. **Conduite facile.** Elles arrivent toutes montées et prêtes à fonctionner, **garanties de tout vice de construction** e essayées avant livraison.

OS LUSIADAS DE LOUIS DE CAMOENS

LES PORTUGAIS

TEXTE PORTUGAIS AVEC LA TRADUCTION ESPAGNOLE EN REGARD
ET LES COMMENTAIRES

Belle édition in folio, avec portrait: 8 francs

S'ADRESSER A L'ADMINISTRATION DU GAZETIN DE MADRID

MAGNIFIQUE GALERIE DE GRAVURES

LA PREMIERE DE L'ESPAGNE

CONTENANT PLUS DE 3.500 PORTRAITS DE TOUS LES PERSONNAGES CELEBRES.

IL Y A PLUSIEURS COLLECTIONS COMPLETES. EN VOICI LE DETAIL:

Les Rois d'Espagne, depuis Ataulphe jusqu'à Charles II. Edition très rare, publiée à Bruxelles.

Les Rois Bourbons, depuis Philippe V, jusqu'à Alphonse XII.

Les personnages de la Révolution française, depuis Mirabeau, Philippe d'Orléans (Egalité), copies des tableaux de la galerie de Versailles.

Les peintres, les sculpteurs et les architectes les plus notables de l'Europe, depuis le siècle XII jusqu'au siècle XVIII.

Les grands personnages de l'Europe pendant le règne de Louis IX et de Charles VIII de France.

Les Apôtres, selon les grands tableaux du musée de Florence.

Les Papes depuis Saint, Pierre jusqu'à Pie IX. Exemplaire très rare.

Los Empereurs de Rome au nombre de 165, depuis Jules César jusqu'à Joseph II.

Les rois d'Italie sous le joug des barbares, depuis Alaric, roi des visigoths jusqu'à Rotaris, VII^e roi des lombards.

Les Grands-Maitres de l'ordre de Malte, depuis Fr. Gérard

Tum, le fondateur, jusqu'à Fr. Antonio Manuel Villena, et 4 portraits d'hommes célèbres dans cet ordre.

Les rois de Portugal.

Les cardinaux du sacré Collège romain, du temps d'Alexandre VII.

Les plus notables portraits de la maison de Nassau.

Collections incomplètes:

Les personnages de l'Europe pendant le règne de Louis IX (1498) et de Charles VIII (1493) de France. Publication du Comte de Comines.

Les rois et les princes de l'Europe.

Les seigneurs de Biscaye.

Les députés de l'Espagne à l'Assemblée Constituante de 1854.

Les espagnols militaires du siècle XIX.

Les évêques et les archevêques.

Les individus de l'Assemblée française de 1848.

Enfin un grand nombre de portraits célèbres, détachés.

S'ADRESSER POUR L'ACHAT AU BUREAU DU GAZETIN DE MADRID.